La vie et l'oeuvre de Louis Odier, docteur et professeur en médecine (1748-1817)

Autor(en): **Morsier, Georges de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **32 (1975)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-521079

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La vie et l'œuvre de Louis Odier, docteur et professeur en médecine (1748–1817)

Par Georges de Morsier

Louis Odier est né à Genève le 17 mars 1748 d'une famille de réfugiés dauphinois originaire de Pont-en-Royans. D'après Galiffe[7], ce nom est une variante de celui d'Odet, autrefois très usité comme nom de baptême. Les Odier du Dauphiné étaient d'ancienne noblesse; Messire Jean Odier, seigneur de la Tour, vivait en 1578 avec Madelaine de Marafin, dame de Vieilmoulin sa femme, dont la généalogie se trouve parmi celles des Pairs de France. Le père de Louis, Antoine Odier, fut reçu bourgeois de Genève le 11 décembre 1714, avec son oncle Elie Macaire, nonobstant qu'il n'ait que 16 ans et qu'il ait son père en France. Il épousa Louise de Villas de Nîmes.

Louis a commencé ses études au Collège de Genève dès 1754. D'après le *Catalogue raisonné de la correspondance du Docteur Louis Odier* publié par Anne de Montmollin en 1954[12], la description de ses années de Collège est terrifiante. Il écrit à Andrienne Lecointe (qu'il devait épouser en 1780): «Vous plaindrez sans doute les victimes innocentes dont on sacrifiait impitoyablement le derrière à la cruauté de l'homme barbare qui en était le régent» – il parle de sa première année au collège, dans la classe d'écriture. «Premièrement il fallait être d'une assiduité perpétuelle à son ouvrage pour laquelle il n'y avait point de récompense, tandis que la moindre distraction était horriblement punie par de grands coups de gaule, des soufflets qui faisaient retentir le plafond, de terribles coups sur les doigts avec une règle plate, ou le fouet, non pas avec la main mais avec une verge odieuse qui ne s'arrêtait que lorsqu'elle était teintée de sang...» Le même régent avait un autre passetemps journalier qui consistait à faire tenir sur un banc très étroit les petits garçons qui demandaient à sortir. «On y restait plus ou moins de temps, et, quand il se croyait assuré de la réalité du besoin, il mettait fin à ce tourment par quelques 'chataignes' très sèchement appliquées et l'on était libre pour quelques instants. Vous jugez bien que ce n'était jamais sans bien apprêter à rire à ses dépens. Le maître s'amusait le premier des contorsions des suppliciés et toute la cohue des petits garçons autorisés par son exemple, riaient aussi. Il arrivait quelquefois que la nature impatiente n'attendait pas la permission du maître. On se salissait, et l'on était renvoyé chez soi, ce qui, malgré les querelles et les sermons

qu'on essuyait encore à la maison, ne laissait pas d'être doublement fortuné, soit par le plaisir d'être hors des mains de son régent, soit par celui d'avoir trompé sa vigilance sans crime.»

Chaque régent avait sa propre méthode : «une autre punition, c'était d'exhorter tous les écoliers à accompagner le malheureux qu'on voulait punir jusque chez lui en criant derrière lui à pleine tête : Ane, âne. Et on ne se le faisait pas dire deux fois... C'était, à tout prendre, un châtiment assez cruel», ajoute Odier. Mais il y avait aussi les professeurs que l'on ne prenait pas au sérieux, comme M. Fougereux qui répétait à ses élèves de dix ans : «Ha, malheureux, tu files ta corde. Tu périras sur un fumier. Que j'aurai du plaisir à te voir ganguiller à Plainpalais» (voir Gaudy-Lefort)[8].

Du travail que l'on exigeait des élèves, Louis Odier en parle peu. Il était d'ailleurs bon élève, et obtenait souvent les prix de piété et de thèmes. Il se rappelle avec un peu de stupéfaction qu'à l'âge de treize ans, en seconde classe, on leur faisait traduire les comédies de Térence, remplies d'obscénités et dont la morale est très relâchée, ou encore les Dialogues entre les dieux et les hommes de Lucien, dialogues farcis de railleries sur les vices des uns et des autres.

Malgré ses satisfactions de bon élève, son horreur du Collège était telle, qu'un jour, n'ayant plus le courage d'essuyer les punitions corporelles, l'ironie et les railleries de son maître, il s'avisa de se faire un mal réel. «Je pris quelqu'une des pailles de mon lit, et à force de me les mettre dans l'œil, et de m'en tourmenter à m'en bien frotter le blanc, je réussis à le faire devenir tout rouge et à paraître tout de bon en pleurs. J'attendis ensuite patiemment qu'on vint nous réveiller...» Le stratagème réussit si bien qu'il resta trois jours à la maison par ordre du chirurgien. «Cependant, dit-il, je souffris assez pour ne pas m'encourager à y revenir.» Pourtant, la vie de tous les jours chez son père était faite plus de dissimulation et de mensonges que d'affection. Son père, M. Antoine Odier, était d'une telle sévérité et d'une telle intolérance envers les siens qu'il paralysait toute sa famille. «S'il nous échappait par hasard quelque petite remarque, elle était sur le champ relevée avec un ton qui nous ôtait pour jamais l'envie de rien dire en sa présence. Et cependant, il nous interrogeait tous les soirs tour à tour sur la Bible dont nous lisions tous les jours un chapitre après souper et qu'il se piquait de savoir par cœur, sur les réflexions d'Osterwald qui l'accompagnaient, sur le Psaume qui terminait la fête... Ce souvenir me fait trembler encore.»

L'austérité rigide d'Antoine Odier poussait très jeunes encore ses enfants au mensonge, et ils étaient aidés en cela par les domestiques. «Michon (une vieille bonne) nous prêchait sans cesse le mensonge pour n'être pas querellés. Elle nous rendait voleurs en connivant à nos petits vols et même en les encourageant. Nous ne tardâmes pas à trouver le secret d'ouvrir la dépense de ma mère avec un couteau et de la refermer sans qu'on s'en aperçut...»

«La rigidité de mon père, le froideur de ma mère, la cruauté de mon premier maître me rendirent bientôt taciturne, hargneux, pleureur, timide, poltron, jaloux, menteur, voleur, rétif, etc.», raconte-t-il. Pourtant ses succès scolaires firent prendre à son père et à sa mère la résolution de faire de lui un pasteur, et pendant douze ans, Louis Odier n'eut pas d'autre destination. «On fit venir cependant à la maison le vieux Monsieur Aubert, maître de danse, pour m'enseigner à faire la révérence à Saint-Pierre», ajoute-t-il. Mais déjà à 12 ans, il grimpait sur une chaise et déclamait des sermons à qui voulait les entendre, sermons soi-disant composés par lui-même, mais appris soigneusement en cachette. C'est à cette même époque que Louis Odier subit une grande humiliation, infligée par son père. Il avait emmené un livre de celui-ci à l'école et l'avait prêté à un de ses amis sans en solliciter l'autorisation. Quand son père lui demanda ce qu'il avait fait de ce livre, craignant d'être puni, il nia l'avoir touché, mais son ami était venu le rendre directement à son père. «Je ne pus plus nier. Je me mis à pleurer, je demandai pardon, je criai, toutes mes supplications furent inutiles : on me mit en prison dans un petit cabinet sans fenêtre et sans lumière, où je n'avais pour siège et pour lit que des sacs de farine, pour compagnons que des rats et pour amusement que mes propres pensées. On m'y enferma sous clef, on m'y laissa trois jours et trois nuits, on ne me nourrit pendant ce temps-là que de pain et d'eau... L'on ne m'en sortit qu'au commencement du quatrième jour. On me fit alors déjeuner avec mes parents, on me donna du chocolat et l'on me promit d'avoir bien des bontés pour moi si j'étais sage. Je promis de l'être, et pourtant je ne me corrigeais guère. Seulement je mis un peu plus d'adresse dans mes mensonges.»

Après avoir lu ce réquisitoire de Louis Odier contre ses parents : méchanceté, sadisme, hypocrisie, complicité avec les régents qui torturaient son malheureux fils, on est étonné de lire la façon dont Pierre Prevost parle d'Antoine : «[Il] fonda une maison de commerce et éleva de façon honorable plusieurs enfants ; au nombre desquels était Louis Odier, l'un des plus

jeunes membres d'une famille nombreuse. Ce père respectable fut pour ses enfants un parfait modèle de vertu et de piété, mais naturellement peu communicatif, et d'ailleurs constamment occupé, il se contentait de leur inspirer de bons principes, dont il ne surveillait pas les détails. L. Odier, dans le sein de sa famille, ne trouvait pas cette familiarité, cette confiance amicale, qui fait tout le charme de la vie domestique et qui contribue à développer des sentiments très utiles dans la vie sociale...» En outre Prevost est le seul biographe d'Odier qui a noté cette particularité qui a un certain intérêt médical : «Je ne sais si un léger défaut d'organe, qui génait chez lui l'articulation de la lettre *c*, entre pour quelque chose dans cette détermination [de ne pas devenir pasteur] ; mais je sais qu'il se fit toujours bien écouter dans ses leçons et dans les assemblées délibérantes sans que cette imperfection dans la prononciation nuisît à l'effet de ses discours et au plaisir de ses auditeurs.»[25]

Enfin libéré du joug insupportable de ses parents, Odier entre à l'Académie où il étudie la philosophie, la physique avec de Saussure[27] et les mathématiques avec Bertrand[1].

A 19 ans il se rend à Edimbourg, Londres, Leyden et Paris. On ne sait pas pourquoi il se décide à étudier la médecine à Edimbourg. C'est probablement les cours de Cullen et de Black qui l'enthousiasmèrent pour cette profession[2]. C'est à Edimbourg qu'il fit la connaissance du Docteur Daniel de La Roche avec lequel il se lia d'amitié[26]. D'après Anne de Montmollin, les lettres d'Odier à La Roche sont parmi les plus intéressantes de cette correspondance. Odier obtint son doctorat en médecine en 1770 et fut très apprécié de ses maîtres. Bien qu'étranger il fut nommé président de deux Sociétés d'Edimbourg, la Société médicale et la Société physico-médicale[11]. Sa thèse, écrite en latin, est un travail de physiologie sur les «Sensations musicales élémentaires».[14] L'exemplaire de cette thèse, qui se trouve à la Bibliothèque de Genève, porte sur la page de garde : «Ex libris Lud. Odier M. D. Authoris, 1771.» D'après Anne de Montmollin, il parle des tons isolés et des tons combinés d'après les règles de l'art et les principes de la physique. Il dédia sa thèse à Thomas Blacklock, savant aveugle, en la lui envoyant sous forme de lettre[3]. Puis il se consacra essentiellement à la médecine, visitant les hôpitaux, commençant à pratiquer lui-même et suivant les cours des grands naturalistes, botanistes et chirurgiens. L'Angleterre l'attira infiniment, et s'il rentre à Genève après six ans de voyage, c'est grâce à Suzanne Baux. Il échangea avec elle une correspondance très suivie pendant les deux dernières années passées à l'étranger. En lisant ces lettres,

écrit Anne de Montmollin, nous ne retrouvons plus trace du petit garçon timide et hargneux, mais c'est un jeune homme assez vaniteux, aimant passionnément la gloire, qui écrit à Suzanne Baux : « Je ne saurais m'ôter de l'esprit que de tous les plaisirs le plus grand, le plus digne d'un cœur honnête est celui de faire des heureux, et de transmettre notre nom à la postérité sous le respectable caractère d'avoir plus fait pour l'humanité que personne et de laisser partout des monuments de notre bienveillance. Voilà la gloire que j'ambitionne, et à laquelle j'attache plus de prix qu'à celle d'Alexandre, de Descartes ou de Newton. » Et un peu plus tard, c'est ainsi qu'il se décrit : « L'envie de briller et de me faire la réputation d'un homme d'esprit, le plaisir de montrer le mien aux dépens des autres, le désir de monopoliser l'amitié, l'estime et le respect de mes connaissances, l'esprit de paradoxe et de contradiction, la fureur des singularités sans être assez conséquent pour leur donner un air sérieux et soutenu, la vanité et non le plaisir de faire du bien, celle d'acquérir de nouvelles lumières, de faire paraître celles que je puis avoir déjà, d'imaginer parfois que j'en ai beaucoup, voilà, si je ne me trompe, les principaux mobiles qui pourront donner de la prise sur moi. » Louis Odier semble avoir souffert de ne pas savoir se faire aimer : « Ceux qui, écrivait-il, me connaissent bien, m'estiment, me considèrent, me respectent, mais avouent que je n'ai pas de talent de me faire aimer. »

En 1773, il revient à Genève et épouse Suzanne Baux, déjà malade à son retour. Il l'épousa comme médecin, ainsi qu'il l'écrivit plusieurs années après, afin de veiller sur sa santé. « J'eus le bonheur de sauver ses jours, de retarder au moins sa mort pendant quatre ans. » Assez rapidement après ce décès et malgré toute sa tristesse, il demanda successivement en mariage trois jeunes filles (les lettres écrites à leurs parents respectifs font partie de cette correspondance) qui pour différentes raisons le refusèrent. Il épousa alors Andrienne Lecointe, qui partagea sa vie pendant 37 ans.

Louis Odier joua un grand rôle dans l'histoire de *l'enseignement médical* à Genève à la fin du XVIIIe siècle. En 1772, alors qu'il étudiait encore la médecine à Edimbourg, il formait un grand projet, celui de fonder une Ecole de Médecine à Genève. Il y avait déjà eu à Genève un professeur de médecine, l'illustre médecin genevois Théodore Tronchin[30], qui avait prononcé sa leçon inaugurale le 29 décembre 1755 à la chapelle des Macchabées, mais, comme le dit Léon Gautier[9], il n'en donna que peu, absorbé qu'il était par ses nombreuses consultations à Genève ou à l'étranger. En 1766, il alla se fixer à Paris[9]. Par contre Louis Odier était fixé à Genève et donnait tout son temps à l'enseignement.

Dans l'*Histoire de l'Université de Genève,* Charles Borgeaud[4] reproduit le texte que la Société Académique a adressé à la Société Economique en date du 6 germinal (26 mai) an VII (1798)*.

«La Société Académique, considérant que l'établissement d'une chaire de Médecine serait extrêmement utile à Genève, tant pour préparer à l'étude de cette science les jeunes gens qui au sortir des Auditoires de Belles lettres et de Philosophie se vouent à cette carrière que pour l'instruction des officiers de santé des campagnes voisines ;

Considérant que le citoyen L. Odier, Dr en médecine, qui est connu dans le monde savant par ses ouvrages, et distingué à Genève par sa longue pratique, consent à se charger des fonctions de cette place ;

Considérant enfin que des leçons de ce genre ne sont pas de nature à y admettre indistinctement tous ceux qui voudraient les suivre, mais que, soit pour des raisons de décence, soit pour éviter le danger des demi-connaissances en ce genre, leur publicité doit être soumise à quelques restrictions ;

Arrête, de créer une nouvelle chaire de professeur pour l'instruction des jeunes gens qui se vouent à l'étude de la médecine, sous les conditions par lui acceptées, telles qu'elles sont spécifiées dans le projet de Règlement sur cette nouvelle chaire annexé au présent arrêté».[4]

Les cours du nouveau professeur s'ouvrirent le 20 mai (1er prairial). Dans une lettre adressée à son ami Daniel de la Roche, Odier écrit : «... Depuis quatre décades je donne ces deux cours avec succès. Le premier est suivi par vingt-six médecins ou chirurgiens du Département [du Léman] qui font, deux fois par décade, jusqu'à 10 ou 12 lieues pour m'entendre, qui me paraissent très satisfaits et auxquels je suis bien assuré de rendre un grand service...»

Dans ce cours Odier fait «abstraction de toute théorie. Ce n'est donc ici, à proprement parler, qu'un recueil de faits, le résultat pur et simple d'observations accumulées pendant près de 40 ans d'une pratique assez étendue. Quand je le compare à un ouvrage du même genre, publié à la fin du 17e siècle par un médecin justement célèbre [Sydenham][29], il me semble que la Médecine s'est bien perfectionnée de nos jours, soit par la connaissance et la classification des maladies, soit pour la simplicité du traitement. J'ai ajouté à la fin de mon ouvrage quelques formules très simples, principalement destinées à indiquer la dose des remèdes les plus usités, et la manière de les administrer. Ces doses sont calculées pour les

* La Société Economique a été créée lors de l'occupation de Genève par la France en 1798 pour gérer les biens communaux appartenants aux Genevois.

adultes d'un tempérament fort et robuste. Elles exigent quelque réduction pour les enfants et les gens faibles, irritables ou délicats. Je les indique par les anciens poids pharmaceutiques, et j'ai suivi d'ailleurs l'ancienne nomenclature, parce qu'on est point encore familiarisé en Médecine avec les nouveaux poids, les nouvelles mesures et les nouvelles dénominations pour pouvoir sans danger les adopter dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Mais comme il est vraisemblable que bientôt le nouveau système des poids et des mesures prévaudra partout j'ai cru devoir annexer entre paranthèse, à côté de chaque drogue, un nombre en chiffres arabes, qui indique suivant l'ordre décimal, et en grammes, l'équivalent du poids spécifié.»

Les cours donnés en 1800, 1801 et 1804 aux Officiers de Santé du Département du Léman ont été publiés par Odier tout d'abord en 1811[22]. Une troisième édition de ce *Manuel de Médecine pratique,* revue et corrigée, parut dix ans après, en 1831. C'est celle que nous allons analyser[23].

Dans sa préface Odier dit que cet ouvrage a paru pour la première fois en fragments dans la *Bibliothèque Britannique,* Sciences et Arts, vol. 20–24. Il a réuni ces fragments en un volume paru en 1803. M. Angelo Dolcini, chirurgien de l'Hôpital majeur de Bergame, en a publié une excellente traduction en 1806[6]. Puis il donne ces judicieux conseils :

«Les Professeurs devraient écarter de leurs leçons toutes les discussions de théorie trop abstraites et trop profondes, se bornant à l'essentiel, et inculquer d'ailleurs à leurs élèves la nécessité de consulter dans tous les cas difficiles... J'ose espérer que ceux mêmes de mes confrères, qui ont fait une étude approfondie de leur art ne le parcourront pas sans interêt et sans en retirer quelque fruit, parce que je me suis attaché à y décrire les maladies telles que je les ai vues, et à y bien établir les bases du traitement qui m'a paru réussir le mieux en ne consultant que ma propre expérience.»

Comme l'écrit Anne de Montmollin, Genève joua un rôle très important dans la vulgarisation de *la vaccination de la petite vérole.* Louis Odier en fut certainement le principal propagateur. C'est lui qui traduisit en 1798, dans le neuvième volume de la *Bibliothèque Britannique,* l'ouvrage de Jenner, l'inventeur de la vaccine. Puis il publia plusieurs autres articles concernant la vaccination de la petite vérole. C'est à lui que l'on doit le terme de «vaccine», mot qu'il inventa pour traduire le Cow-pox anglais. Dans sa correspondance avec Daniel de La Roche, on peut lire les difficultés qu'Odier et ses confrères rencontrèrent pour arriver à faire accepter la vaccination à Genève... Nous pouvons lire dans plusieurs lettres à son ami de La Roche les expériences qu'il fit sur l'inoculation ; il établit en outre,

fruit d'un immense travail, des tables de mortalité concernant cette maladie, étudia les différentes probabilités de contagion... En 1808, une épidémie de petite vérole se déclara à Genève. Dans une lettre adressée à de la Roche, on peut lire : «Nous avons cet été pour la première fois depuis 1800, une épidémie de petite-vérole, qui sans la vaccine eut été bien formidable. Jusqu'à présent, il n'y avait pas un seul malade. Un conscrit l'a apportée à l'hopital. Elle s'est répandue dans la Rue du Boule [actuellement rue de la Fontaine], puis par toute la ville. Il en est mort, je crois, une vingtaine de malades, sur peut-être 200...»[16]

Il faut citer encore trois traductions de l'anglais faites par Odier : Observations «sur la mort apparente produite par une cause accidentelle» de James Curry[15], de «divers opuscules»[20] et d'une «observation sur l'effet du kina dans le rhumatisme aigu»[21].

Odier a été récompensé pour ses travaux scientifiques. En 1810 il fut nommé Membre correspondant de l'Institut de France, avec 37 voix sur 49, contre six concurrents.

Dans l'ignorance des causes des maladies, les médecins du XVIIIe et du début du XIXe siècle ne pouvaient que «classer» les maladies comme les botanistes classaient les plantes, en espèces, genres et classes (Carl von Linné, 1707–1778). L'un des premiers travaux faits sur les maladies avec cette méthode est celui de François Boissier de Sauvages de la Croix, botaniste et médecin de Montpellier[28]. William Cullen[5] ne parle pas du livre du nosologiste français, et dans l'Introduction de son livre, Odier dit qu'il a adopté la nosologie de son maître Cullen pour lequel il y a trois classes de maladies générales :

1. Les Pyrexies, communément appelées maladies fébriles, aiguës.
2. Les Neuroses, communément appelées maladies nerveuses.
3. Les Cachexies qui affectent spécialement le système chimique, c'est-à-dire, les sécrétions et les excrétions.
4. Les Locales qui comprennent la plupart des maladies chirurgicales.

Cependant il a condensé le livre de Cullen ; qui, traduit en français par Bosquillon[5], comprend 1397 pages, alors que le livre d'Odier en contient seulement 404. D'autre part Odier a ajouté à celles de Cullen plusieurs observations personnelles importantes. Il ne s'agit donc pas d'une copie servile.

Dans la classe des «Pyrexies» il ajoute la «fièvre des prisons»[18] et la peste. Il expose une thérapeutique des fièvres qui lui est «absolument

particulière» : donner au patient fébrile de très petites doses de «tartre stibié» ou tartre émétique (Littré[10]), puis augmenter graduellement les doses et arriver enfin à une prise du médicament de deux en deux heures.

Odier n'a vu «qu'une seule fois à Genève, avant notre réunion [à la France] une fièvre continue, très dangereuse et très meurtrière qu'on appelle *typhus*, et encore était-ce dans une campagne isolée et assez éloignée, où je ne savais pas comment elle avait pénétré. En 1800 elle se manifesta dans nos prisons[18], où elle avait été apportée par un prévenu transféré de Chambéry. Elle se communiqua assez rapidement aux autres prisonniers et fit même quelques progrès dans la ville. Mais enfin, elle fut promptement arrêtée par les moyens dont je parlerai bientôt. (Voyez Bibliothèque Britannique, Sciences et Arts, vol. XVII, p. 166 et 393.) A cette exception près, je puis affirmer que nos fièvres malignes ne sont presque jamais telles qu'accidentellement, et foncièrement elles se réduisent toutes à une seule espèce, qui porte assez mal à propos le nom de fièvre bilieuse. Ces fièvres sont fréquemment épidémiques, surtout dans les campagnes, mais elles ne sont que bien rarement contagieuses, et les symptômes de malignité qu'elles présentent ne se manifestent guères dans leur début. Voici leur histoire dans leur état le plus simple, telles que je les ai observées à Genève :

Elles commencent ordinairement au mois de février par quelques symptômes de catarrhe, des douleurs dans le col et dans la poitrine, une petite toux sèche, et un violent mal de tête qui redouble communément tous les soirs. Le malade se plaint toujours en même temps d'un grand dégoût. Il a souvent des maux de cœur et des vomissements, et quelquefois des douleurs coliques, et de la diarrhée. La langue est blanche et sale. Les urines sont au commencement hautes en couleur, et souvent briquetées ; mais ensuite elles deviennent presque naturelles... quelques fois il est difficile de distinguer cette fièvre d'une fièvre double, tierce, ou d'une fièvre rémittente. Mais peu importe. Car l'une et l'autre maladie se traitent de la même manière... Ce traitement est fort simple. C'est l'antimoine sous forme saline qui en fait la base. J'ai fréquemment guéri par le tartre stibié seul des enfants auxquels on ne pouvait faire prendre aucun remède, mais la guérison est plus sûre et plus prompte, si on le combine avec du nitre, synonyme de salpêtre (Wurtz)[33], et de la magnésie, ou d'autres sels, de manière à ne procurer qu'un léger vomissement au commencement du traitement et à tenir ensuite le ventre très libre.»

Odier préconise aussi d'autres traitements : sinapismes sous la plante des pieds, sangsues au fondement, vésicatoires aux jambes, liqueur minérale d'Hoffmann (mélange d'éther sulfurique et d'alcool à parties égales). Pour purifier l'air et arrêter les progrès de la contagion, il reproduit son travail de 1801[17] rédigé à la demande du Citoyen D'Eymar, préfet du Département du Léman : «après avoir fermé les portes et les fenêtres de

la chambre dont on veut purifier l'air, on versera dans un verre à pied ordinaire une ou deux cuillerées à café d'acide sulfurique concentré, connu dans le commerce sous le nom d'huile de vitriol. On y jettera ensuite peu à peu une égale quantité de nitre en poudre, en remuant le mélange avec un petit bâton de verre. Il s'en échappera à l'instant une fumée ou vapeur blanche qui se répandra dans toute la chambre et la remplira entièrement comme un brouillard épais...»

Sous le nom «Des inflammations extérieures» Odier décrit le Phlegmon («grande chaleur, une rougeur vive, une tumeur circonscrite, élevée en pointe, tendant à suppuration, avec une douleur pulsative»). Le traitement consistera en cataplasmes émolliens, ouverture de l'abcès et purgation du patient pour prévenir les rechutes.

Il parle ensuite de l'Erysipèle, de l'Anthrax (ou Charbon), «furoncle malin très douloureux», qui se guérit par le kina en grandes doses, l'application réitérée de sangsues, les profondes scarifications, les bains, les cataplasmes de charbon avec de l'opium et du camphre, et des purgations fréquentes ; du Feu sacré ou Erysipelas zoster ; de l'Ophtalmie, des Esquinancies dont il a souffert lui-même, tous les trois ans, de 15 à 35 ans. Comme il a remarqué que les saignées, les sangsues et les vésicatoires sont inutiles, il s'est traité, ainsi que ses patients, par «de simples gargarismes, avec du miel, du vinaigre et de l'eau ou avec quelques mucilage, et un peu de borax s'il y a des aphtes». L'extrait de ciguë jusqu'à 80 g. par jour a amené la guérison d'une partiente, alors que tous les autres médicaments n'avaient eu aucun effet.

En ce qui concerne le Croup, il déclare que cette maladie était très rare à Genève en 1773 (2 cas sur 15 000 patients), mais sa fréquence a beaucoup augmenté (une trentaine de cas en 1831).

«La Phrénésie (Phrenitis) est une inflammation du cerveau, ou des méninges, marquée par une fièvre ardente, un violent mal de tête, la rougeur du visage et des yeux, un délire féroce ou sourd. Cette maladie est communément dans ce pays la suite d'une longue exposition au soleil.»

Il étudie ensuite les maladies suivantes : L'inflammation de poitrine (Peripneumonia), la pleurésie, l'empyème, l'hépatite ou inflammation du foie, l'enteritis (inflammation des entrailles), la fièvre puerpérale, qui «est une inflammation particulière du péritoine» (traitement : saignées, ipécacuanha, sinapisme sous l'aisselle, la succion à l'aide d'un enfant ou d'un chien) ; la colique néphrétique (nephritis) ; le rhumatisme aigu ou chronique. Si les traitements inhabituels sont inefficaces (opodeldoch, douches

d'eau froide, vésicatoires, fumigations avec la vapeur d'une décoction de poussière de foin, des applications de nids de fourmis recueillis dans des sacs de toile et cuits dans l'eau), «on a recours aux bains d'eaux hydro-sulfureuses et très chaudes que le malade peut prendre ou à Genève, où depuis quelques années nous avons un établissement de ce genre qui réussit bien, ou à Aix-en-Savoye, ou dans tout autre endroit pourvu d'eaux thermales, dont on ait tiré le même parti.»

La goutte (arthritis), les exanthèmes ou maladies éruptives. «Nous ne connaissons guères dans ce pays que cinq genres principaux d'exanthèmes : 1. la petite vérole ; 2. la petite vérole volante (varicella) ; 3. la rougeole (rubeola) ; 4. la fièvre rouge (scarlatina) ; 5. la fièvre ourtilière (urticaire).»

En ce qui concerne la petite vérole, le meilleur traitement est «l'inoculation, connue à ce qu'il paraît, depuis un temps immémorial dans les Indes, d'où la petite vérole est originaire, introduite en Europe et pratiquée en Angleterre depuis près de 90 ans, adoptée à Genève depuis plus de 60 ans, et bien perfectionnée maintenant par la découverte de la vaccine, qui la rend absolument exempte de tous dangers, quoiqu'aussi sûre».[19] Il ajoute : «Telle était cette prétendue peste qui fit tant de ravages à Athènes, la seconde année de la guerre du Péloponèse, et que Thucydide a si bien décrite. Il y a déjà longtemps que j'ai hasardé cette conjecture (Voy. la Bibl. Brit. Sc. et Arts, v. XXI, p. 158) et jusqu'à présent elle n'a été contestée par personne. En comparant phrase à phrase le récit de l'historien grec avec les descriptions des rougeoles malignes qu'ont publiées différents auteurs modernes... on ne peut qu'être convaincu de l'identité des deux maladies. Thucidide nous apprend que celle-ci avait été rapportée à Athènes par un vaisseau venant d'Egypte où elle s'était introduite par l'Abyssinie...»

Les *Hémorragies:* «Tout épanchement de sang par rupture s'appelle une hémorragie. Si le sang se fait jour hors du corps, on dit que l'hémorragie est externe, sinon c'est ce qu'on appelle une hémorragie interne. Tel est, par exemple, l'épanchement de sang qui est si fréquemment la cause de l'apoplexie» ; les crachements de sang ou Hoemoptysis, symptôme accidentel de l'inflammation de poitrine, pour lequel il n'y a aucune moyen de guérison ; les vomissements de sang (Hoematemesis) ; la maladie noire (Meloena) «est un vomissement de sang veineux, précédé pour l'ordinaire par quelques douleurs sourdes dans l'estomac, et par des maux de cœur. Quelquefois aussi il survient subitement. Le malade rend tout à coup une grande quantité de sang (quelquefois jusqu'à huit ou dix livres) de sang noir et à demi coagulé. Il devient en même temps d'une pâleur extrême,

il perd complètement ses forces...» Actuellement on appelle «meloena» une évacuation de sang par l'anus, non pas par la bouche. «Les hémorrhoïdes sont un engorgement des veines du rectum qui produit des tumeurs dans l'intestin même... quelquefois les hémorrhoïdes se portent sur le col de la vessie, et produisent des pissements de sang ou la dysurie...» «Les pertes rouges (Menorrhagia) sont une évacuation excessive ou irrégulière, par le vagin, d'un sang susceptible de coagulation... quelque soit son origine, les boissons chaudes et les mouvements des bras augmentent beaucoup cette infirmité...»

Les maladies muqueuses (Profluvia). «Le cinquième ordre des maladies fébriles est composé de deux genres très différents qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, si ce n'est l'évacuation d'une certaine quantité de mucosité.»

Le *Catarrhe* : «C'est une maladie dont le principal caractère est une irritation de la membrane qui tapisse le nez, la gorge, la trachée artère et les bronches, irritation qui donne lieu à l'éternuement, au larmoiement, à l'enchifrénement, à l'enrouement, à la toux... Cette irritation est quelquefois très legère ; elle ne produit alors qu'un simple rhume de cerveau, ou de poitrine. Souvent elle est assez grave pour produire de la fièvre. C'est ce qu'on appelle une fièvre catarrhale... Le malade tousse et crache, sinon perpétuellement, au moins tous les matins, et ce n'est qu'après avoir rendu une grande quantité de pituite qu'il a quelques intervalles de repos...» Les causes en sont le froid et l'humidité, la contagion (on voit tous les quatre à cinq ans des catarrhes éminemment épidémiques). Ces épidémies portent le nom de grippe ou influenzas. «Les catarrhes ne durent communément que quelques jours, et l'épidémie gagne avec une grande rapidité tous les habitants du lieu, sans se renouveler, cesse au bout de quelques semaines...»

Les *Neuroses,* ou maladies nerveuses. Ces maladies «affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement et dont le siège est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la moelle épinière. On distingue : 1. Les maladies comateuses (comata)... 2. Les maladies atoniques (adynamiae)... 3. Les maladies spasmodiques (spasmi)... 4. Les maladies de l'âme (vesaniae), qui consistent dans une altération quelconque des facultés intellectuelles, sans fièvre et sans assoupissement.» Les maladies comateuses se distinguent en trois genres : l'asphyxie (suspension complète de la respiration, par étranglement ou submersion), l'apoplexie pléthorique, traumatique ou par empoisonnement, l'hydrocéphalie, ou hydropisie du cerveau.

Les adynamies comprennent la Paralysie, la Dyspepsie, la Chlorose, la Leucorrhée.

A propos de l'hémiplégie, Odier rapporte un cas très intéressant p. 157 : il a observé un homme chez lequel «la paralysie affectait le sentiment d'un côté du corps et les mouvements de l'autre ; c'est-à-dire que le malade conservait toute sa sensibilité du côté gauche, quoique tous les mouvements de ce côté fussent difficiles et plus faibles, tandis que du côté droit, dont les membres avaient conservé leur force et leur agilité ordinaire, il était insensible aux piqûres et aux changements de température. L'attaque avait été très subite et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles... mais le malade avait perdu sa voix. Il l'a peu à peu recouvrée quoiqu'avec quelqu'altération. Il a aussi repris la faculté de marcher et d'exécuter toutes sortes de mouvements du côté gauche ; mais le côté droit est demeuré insensible aux changements de température à tel point que s'il tient un morceau de glace dans sa main elle lui paraît tiède, et quand il plonge tout le corps dans de l'eau très froide, il n'éprouve la sensation du froid que du côté gauche. Il jouit d'ailleurs à tous les égards, d'une bonne santé.»

Cette observation est semblable à celle que nous avons publiée avec le Docteur Jean Olivier en 1943[24]. Un médecin genevois, le Docteur Gaspard Vieusseux (1746–1814) (qui a décrit le premier la méningite cérébro-spinale en 1805) en a souffert en 1808 et a rédigé lui-même son observation. Elle a été lue d'abord par son ami le médecin genevois Alexandre Marcet à la Medico-Chirurgical Society de Londres sous le titre : *History of a singular nervous or paralytic affection attended with anomalous morbid sensations.* Le même récit a été publié en français par Louis Odier dans une notice nécrologique sur son ami Vieusseux parue dans la *Bibliothèque Britannique* en 1815 et reproduite la même année en tête de l'ouvrage posthume de Vieusseux sur la saignée. Le récit de Vieusseux est d'une précision remarquable. Voici le texte de la communication qu'il a faite à la Société médico-chirurgicale de Genève le 22 avril 1808 :

«Le 4 janvier 1808, étant le sixième jour d'une fluxion qui l'avait d'abord beaucoup fait souffrir pendant 24 heures et qui s'était terminée par une enflure au-dessus de la quatrième molaire inférieure gauche, il fut tout à coup saisi à 6 heures du soir, d'une douleur, médiocre à la fluxion, et excessive à l'angle intérieur de l'œil gauche. Dans le même moment il sentit le mal se répandre dans tout le corps avec de violents vertiges, perte de la voix, impossibilité d'avaler excepté une assez grande quantité de liquide à la fois ; et une faiblesse sur tout le côté gauche, pouvant cependant marcher quand on le soutenait des deux bras. Etant dans son lit, il s'aperçut que tout le côté droit était insensible à la piqûre,

insensibilité qui cessa au visage au bout de trois ou quatre jours. Il fut traité comme une attaque de paralysie nerveuse et rhumatismale. Le troisième jour vint un hoquet qui dura sept jours et ne céda à aucun remède, qu'à six sangsues qui donnèrent beaucoup et qui ôtèrent le mal sur-le-champ. Voici en tout quel était son état : du côté droit une paralysie ou insensibilité cutanée à la piqûre et à l'égratignure excepté au visage ; avec un mouvement musculaire complet ; et d'ailleurs toute la sensibilité et la finesse du tact. Du côté gauche, sentiment marqué de faiblesse, engourdissement de la moitié du visage de ce côté, en sorte qu'il avait un sentiment de tiraillement et en même temps une insensibilité à la piqûre, à l'égratignure et même au frottement plus marquée que du côté droit et certainement musculaire ; engourdissement dans les quatre premiers doigts de la main gauche. Mais mouvements complets dans toutes les parties du corps. Difficulté d'avaler sans engouement et enrouement très fort, presque aphonique. Du côté droit, toujours un sentiment de chaleur et les corps chauds paraissant froids ou pas chauds. Ainsi une bouteille pleine d'eau froide paraissait pleine d'eau tiède de la main droite ; et un œuf cuit à la coque qui brûlait la main gauche paraissait à peine tiède à droite.»

Vieusseux a ensuite précisé que les vertiges du début se sont accompagnés de vomissements et que l'insensibilité a pour limite une ligne verticale qui partage tout le corps, sans comprendre le visage, en deux parties. «Il jugeait très bien, par la main droite de la forme et de la fréquence du pouls de ses malades, mais pour connaître la chaleur de leur peau, il fallait qu'il eût recours à sa main gauche.» Louis Odier l'a soigné jusqu'à sa mort (1814) après avoir essayé sans succès un séjour à Aix en Savoie, des bains d'Arve (9 à 10° Réaumur), des sangsues au fondement, etc. Il mentionne également que «l'œil gauche était en partie fermé [actuellement : «syndrome de Horner»] et le coin de la bouche légèrement déprimé». En 1895, soit 87 ans après l'auto-observation de Vieusseux, le pathologiste de Dantzig, Adolf Wallenberg, a fait le diagnostic clinique d'«affection bulbaire aiguë» causée probablement par une embolie de l'artère cérébelleuse postérieure et inférieure gauche chez un homme de 38 ans, qui est mort en 1899. L'examen anatomique du cerveau a confirmé le diagnostic clinique. Il s'agissait bien d'une oblitération artérielle ayant causé un ramollissement partiel du bulbe situé en avant de l'olive. C'est pourquoi nous avons proposé de l'appeler «syndrome de Vieusseux-Wallenberg».[31, 32]

Odier a encore étudié la paraplégie (affection organique de la moelle épinière), le rhumatisme, la goutte, la Dyspepsie, l'Hypochondrie («le malade est sans cesse concentré sur lui-même»), la Chlorose (Pâles couleurs), la Leucorrhée (Pertes blanches), les maladies spasmodiques (convulsions,

crampes), la danse de St-Guy ou Chorea, l'Epilepsie («On peut quelquefois dans ces cas-là prévenir l'accès par une ligature faite sur le bras, ou la jambe, au moment de l'aura, et assez serrée pour arrêter la circulation dans le membre affecté, et intercepter la communication des nerfs avec le cerveau»). Il décrit *l'aura epileptica* et rapporte l'histoire d'un épileptique «qui a commencé à souffrir de crampes dans le petit doigt de la main gauche, qui s'étendirent au poignet, au coude, à l'épaule et enfin à la tête, puis il tombait sans connaissance et convulsait. A l'autopsie on trouva une tumeur au dessous de la dure-mère. Cette tumeur, de la grosseur d'une très grosse pomme, s'était fait un lit dans le cerveau et pénétrait jusqu'à la base du crâne». C'est un cas d'«épilepsie jacksonienne», environ 80 ans avant la description de John Hughlings Jackson (1834–1911). Il raconte aussi un cas d'épilepsie traumatique chez un enfant de 7 ans dont les crises ont débuté à 25 ans, soit 18 ans après le choc.

Le tétanos, l'hystérie («rare chez les hommes mais très commune chez les femmes») (elle a beaucoup diminué de fréquence depuis quelques années), la catalepsie, le somnambulisme, l'hydrophobie (rage), l'«angina pectoris». Comme l'a dit le Dr Parry, médecin anglais, il a vu plusieurs cas morts de cette maladie, à l'autopsie desquels les artères coronnaires du cœur étaient ossifiées ; l'asthme, la coqueluche (Pertussis), la Colique, les vers intestinaux (traités par «trois gros de racine de fougère mâle en poudre, délayés dans cinq à six onces d'eau»); les diarrhées, le Choléra morbus, ou «trousse-galant».

Un chapitre est consacré aux *Vesaniae,* ou maladies de l'âme. Elles comprennent l'imbécillité (amentia), la mélancolie ou «vapeurs», «qui n'est qu'une folie partielle», et la folie complète (mania) ; les fièvres bilieuses, le rhumatisme aigu «lorsqu'il affecte le cœur» ; les fièvres hectiques ; la Phtisie (vomiques et tubercules) ; le Marasme (ou Atrophia) des petits enfants et des vieillards ; les affections squirrheuses de l'estomac et du pylore ; les Intumescences, ou «gonflements extraordinaires et considérables d'une partie extérieure du corps», qui se divisent en quatre genres : l'obésité, la tympanite, l'hydropisie et les obstructions (ou Physconia); les Impétigines (Dartres) dans lesquelles «le Dr Cullen range ici plusieurs maladies étrangères à nos climats : le scorbut, l'éléphantiasis, la lèpre etc.» ; la Jaunisse (Icterus) ; le Rachitisme ; les Ecrouelles (Scrophulae); les Maladies vénériennes (syphilis), dont la gonorrhée est une variété et dont le traitement spécifique est le mercure «qu'on emploie à l'extérieur en frictions, ou à l'intérieur, en poussant dans l'un et l'autre

cas la dose jusqu'à produire un léger commencement de salivation, mais pas au-delà». Les principales préparations de ce métal employées à l'intérieur sont les pilules mercurielles de la pharmacopée de Genève, le calomel et le sublimé. Mais le mercure agit fréquemment comme un poison, donne des tremblements universels, comme le prouve l'exemple des doreuses.

Les dépravations de la vue (Dysopsies), la surdité (Cophosis), les dépravations de l'ouïe (Paracusis), les bourdonnements d'oreille, la dépravation de l'odorat (anosmia), du goût (ageustia), du tact (anesthesia), l'impuissance sexuelle (anaphrodisia) «maladie pour laquelle on ne consulte guère les médecins dans les pays qui, comme le nôtre, jouissent encore de quelque moralité»; les dyscinesiae, qui comprennent les défauts de la parole, le strabisme, le torticolis, les hémorrhagies, le larmoyement (epiphora), la salivation (ptyalismus), l'incontinence d'urine (enuresis), la constipation, l'aménorrhée, la rétention d'urine (qui pour Odier est synonyme d'ischurie), les tumeurs (le Dr Cullen en compte quatorze genres: l'anévrysme, les varices, l'ecchymose, le squirre, le cancer, le bubon, le sarcome, les verrues, les durillons, la loupe, l'hydatide, les tumeurs blanches et l'exostose). Odier en ajoute trois, l'engelure (perniones), le chondrome et le neurome; les Ectopies (Luxations, Hernies, Renversement de la matrice, chute du fondement (sortie du rectum par l'anus); les Ulcères, les plaies (Vulnus); les Dartres (Herpes), comprenant «toutes les maladies chroniques de la peau»; la «Râche» (Croûtes de lait); la gale (Psora), soignée par une pommade faite avec le soufre; les maladies des os (luxations, fractures, caries, exostoses), la rupture du tendon d'Achille, la carie d'un os.

A la fin de son livre Odier donne une *Pharmacopée,* ou «Formules des médicaments recommandés dans cet ouvrage», contenant 147 préparations. Il serait trop long de les reproduire toutes. Nous nous bornerons à en transcrire 10 auxquelles il paraissait tenir particulièrement (les chiffres entre parenthèses donnent les poids suivant le système métrique):

N° 1. Tartre stibié, deux grains (0,106). Eau distillée, six onces (183,564). Mêlez. Dose; une cuillerée à soupe de trois en trois heures. Le tartre stibié (tartrite de potasse antimonié) est un sel composé de crême de tartre et d'antimoine: il faut, autant que possible, le choisir cristallisé.

N° 3. Kina en poudre, une once (30,594). Eau bouillante une livre (489,500). Faire cuire à grand feu, et dans un pot couvert, pendant cinq minutes. Passez la décoction bouillante. Dose; une tasse de deux en deux heures.

N° 6. Sené. Sel d'Angleterre, demi-once de chaque (15,297). Petits raisins, deux onces (61,188). Faites cuire les raisins sur quatre verres d'eau réduits à trois. Ajoutez le sené et le sel. Infusez pendant une heure et passez. Dose ; un verre d'heure en heure.

N° 8. Cachou, trois gros (11,472). Eau, deux livres (979,000). Faire cuire jusqu'à la réduction de la moitié, et passez. Dose ; une cuillerée à soupe après chaque selle, ou quatre fois par jour.

N° 11. Ipécacuanha, un denier (1,274), Tartre stibié, demigrain (0,027). Mêlez. Dose ; à prendre à la fois dans un peu d'eau sucrée.

N° 21. Poudre de Dover. Ipécacuanha, seize grains (0,848), opium pur, un denier (1,274), Tartre vitriolé, Nitre pur, un gros de chaque (3,824), sucre, cinq gros et demi (21,032). Mêlez. Dose ; de douze à 36 grains (de 0,636 à 1,908), par prises à 10 h. du soir.

N° 49. Baume de Tolu, trois onces (91,782). Eau, une livre (489,500). Faites cuire pendant deux heures dans un matras à long col ; après le refroidissement, passez et ajoutez assez de sucre pour en faire un sirop. Dose; une cuillerée à café deux en deux heures.

N° 54. Feuilles de digitale, en poudre, douze grains (0,637), Sucre, deux gros (7,648). Mêlez. Divisez en douze prises. Dose ; une prise quatre fois par jour.

N° 111. Teinture de cantharides, demi-once (15,297). Eau deux livres (979,000), Sirop de safran, deux onces (61,188). Mêlez. Dose ; une cuillerée à soupe le matin et le soir, en augmentant tous les jours d'une cuillerée à café, jusqu'à ce qu'il survienne un peu de dysurie.

N° 123. Corne de cerf rapée, une once et demie (45,891), Eau, trois livres (1468,500). Faites cuire jusqu'à la réduction d'un tiers. Passez et ajoutez du Sucre blanc, Eau de fleurs d'orange, une once de chaque (30,594). Mêlez. Dose ; une tasse de deux en deux heures.

Dans son *Histoire de l'Université de Genève,* Charles Borgeaud parle de la *carrière politique* d'Odier et raconte son entrevue avec le Premier Consul Bonaparte lors de son passage à Genève le 19 floréal an VIII (1799) d'après une lettre du docteur Odier à sa fille Amélie : «... Le Préfet et toutes les autorités constituées ont été ce matin lui faire visite. J'en étais comme membre du Jury d'Instruction et, comme j'en suis le Président, j'ai porté la parole au nom de mes collègues. Il nous a fort bien reçus, il nous a parlé longtemps des avantages de notre réunion et de l'impossibilité où se trouvait Genève de garder son indépendance... Il m'a ensuite demandé des nouvelles de notre culte et de nos mœurs... après quoi il nous a congédiés d'une manière fort gracieuse» (Souvenirs d'Amélie Odier, 14e cahier, p. 52 s.). Elle ajoute une note à sa lettre dans laquelle elle dit que le dîner offert

à Bonaparte ne dura pas plus de 10 minutes et qu'il partit le soir même avec son armée pour l'Italie[4].

En 1970, nous avons publié avec le docteur Raymond de Saussure[13] un manuscrit que nous devons à l'obligeance de Monsieur René Naville, Ambassadeur de Suisse au Portugal, qui se trouvait dans les archives du Dr Louis Odier dont il est propriétaire. Il s'agit d'une conférence faite probablement par Odier à la Société de Médecine de Genève ou à la Classe des Beaux-Arts dont Horace-Bénédict de Saussure avait été le fondateur et longtemps le Président. La conférence faite après la mort du grand savant genevois a pour titre : *Mémoire sur Monsieur le Professeur de Saussure (1740–1799) écrit par le Docteur Louis Odier.* Ce dernier a soigné H.B. de Saussure pendant sa dernière maladie et a procédé à son autopsie. Nous avons discuté plusieurs hypothèses possibles pour expliquer la cause des lésions cérébrales, mais aucune n'est entièrement satisfaisante. En 1816, Odier a publié en anglais le même travail.

Dernièrement Mr l'Ambassadeur René Naville a bien voulu m'autoriser à prendre connaissance des manuscrits du Dr Louis Odier qu'il possède (cartons 3286 à 3290) et qui sont déposés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Mr Philippe Monnier en étant le conservateur. Le Carton 3286 contient un «Tableau des Expositions et décès des Enfants trouvés, élevés par l'Hopital de Genève du 1 janvier 1799 au 31 décembre 1818», dressé par L. Odier. La mortalité est considérable. Morts dans la première année de leur vie : 219 ; dans la 2e : 47 ; dans la 3e : 12 ; dans la 4e : 8 ; dans la 5e : 6 ; dans la 6e : 2 ; dans la 7e : 3 ; dans les 8e et 9e : 2 ; dans les 10e et 11e : 2; dans les 12e, 13e et au-dessus : 0.

Le 10 avril 1789, pour empêcher la propagation de la rage, Odier soumet aux Conseils un projet rendant obligatoire le port d'une muselière pour les chiens, à moins qu'ils soient «conduits en laisse» ; autrement ils doivent être «assommés». Les «valets de Ville» doivent se tenir aux portes pour empêcher les chiens non muselés d'entrer.

Il a fait un long travail sur l'Hydrocéphalie (18 cas), puis une grande statistique sur la mortalité à Genève suivant les maladies, les saisons, le lieu où habitent les parents (haute ville, basse ville, campagne) pendant les années 1756 à 1787. Un autre travail de statistique concerne les patients atteints de petite vérole et de rougeole suivant l'âge (de 1 mois à 50 ans et au-dessus) pendant les années 1761 à 1800. On trouve aussi des «Réflexions sur la manière d'apprécier les probabilités de vie individuelle» et un «Tableau général de la Probabilité de vie à Genève dans tous les âges,

depuis 1560 à 1760» et la «Valeur actuelle d'une rente viagère d'une Livre calculée d'après la vie moyenne dans tous les âges pour le 18e siècle, en supposant l'intérêt à 4%», et enfin un «Mémoire sur la mortalité de la Commune de St-Claude (Département du Jura) comparée à celle de Genève» en 1813.

Il s'est beaucoup occupé de la réforme des études au Collège de Calvin. «C'est peu que de cultiver la mémoire des écoliers. Il faut encore exercer l'attention, le jugement et le goût, autrement ils risqueraient, quoique très instruits, de n'être propres à rien, de n'être jamais que de chétifs imitateurs dans la profession qu'ils embrasseraient, et de n'avoir ni compréhension ni génie... Quant aux facultés physiques, la force, l'agilité et la précision, leur développement n'est pas moins nécessaire à tous les écoliers que celui des facultés intellectuelles...»

Il a fait un projet d'Etablissement d'Ecoles primaires, centrales et spéciales à Genève qui comprendrait : Ecole de dessin, d'histoire naturelle, avec Jardin botanique, langues orientales, langues vivantes, physique, chimie, mathématique, philosophie, grammaire, Belles-Lettres, histoire profane, histoire ecclésiastique, droit, astronomie, géométrie, mécanique, peinture, sculpture, architecture et Ecole de médecine... mais pour la dernière, il reconnaît que Genève est encore une trop petite ville. Il faudra attendre 1876 pour que son projet se réalise.

Odier a encore fait des expériences sur le sable du «Torrent nommé Arve en l'année 1752, lequel se trouve une mine cuivreuse, ardoise, soit feuilletée». Il a calciné pendant six heures quarante livres de sable en remuant fréquemment et il a trouvé, par le lavage au mercure, un grain d'or par livre.

Enfin il a fait un Catalogue des quelque 1200 livres de sa bibliothèque. Les livres de médecine sont peu nombreux. Les autres sont des ouvrages de philosophie, théologie, mathématique, physique, chimie, astronomie, géographie, littérature, Beaux-Arts, etc.

Louis Odier est mort à Genève le 13 avril 1817, d'une angine de poitrine. Dans une lettre non datée, sa femme a écrit à l'un de ses amis, dont l'identité n'est pas connue, ce témoignage émouvant :

«Vous me demandez, cher Monsieur, quelles étaient les occupations de Mr O[dier]. Je puis vous dire qu'il s'occupait de tout, mais exactement de tout, la connaissance d'aucune chose ne lui était indifférente, et il ne manquait jamais l'occasion de s'instruire ; et je ne l'ai jamais entendu dire : cela ne m'intéresse pas, ou : cela m'est égal ; et c'est une réflexion que j'ai

souvent entendue de mes amies : ton mari est charmant, on peut lui parler de tout.

Relativement à la manière dont il passait sa vie, voici, à peu près, comment il employait son temps. Il avait son coiffeur, qui était en même temps son barbier, qui venait d'assez bonne heure. Pendant ce temps il lisait toujours un de ces auteurs classiques dans sa poche pour être sûr de n'être jamais seul, et il faisait tour à tour de rapprendre par cœur ceux qui étaient en vers. Lorsqu'il avait fait une lecture il relisait les poètes italiens, anglais ou français... les français avaient aussi leur tour et je me rappelle que ma fille Amélie, me priant, un jour qu'elle était [en train] de lui lire une tragédie, je me levais pour aller prendre un volume de Racine, lorsque son père, qui écrivait près de nous l'entendit, se leva, me dit de ne pas me déranger, qu'il lui en réciterait une [et] se mit en effet à lui déclamer un acte ou deux d'Andromède, sans manquer une syllabe.

Après que sa toilette était achevée, il avait des visites pressées, il en faisait avant le déjeuner, puis recevait les consultants et venait toujours déjeuner avec moi, me parlait de sa lecture du matin, me traduisait quelquefois les morceaux qui le charmaient le plus, puis travaillait à côté de moi et partait pour voir ses malades. Lorsqu'il rentrait, il avait toujours des billets à répondre et des consultants à diner ; il m'apprenait les nouvelles, me parlait de ceux de ses malades qui m'intéressaient. Je lui contais ce que j'avais fait en son absence, et les visites recommençaient ensuite, et nous soupions, au moins trois fois par semaine en société. Ces soupers étaient extrêmement gais et il avait toujours dans sa gaieté quelque chose de très original et de très piquant.»

Bibliographie

Une bibliographie complète se trouve dans le livre de Léon Gautier *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du dix-huitième siècle* (9) auquel nous renvoyons le lecteur. Nous ne donnerons ici que les principaux ouvrages de Louis Odier dont nous avons parlé, ainsi que les personnes citées dans le texte. Les manuscrits utilisés ont été mentionnés à la fin du travail.

1 Bertrand, Louis, 1731–1812, élève d'Euler à Berlin, puis professeur de mathématiques à l'Académie de Genève, auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques et de géométrie.

2 Black, Joseph, 1728–1799, physicien et chimiste écossais, professeur de chimie à l'Université d'Edimbourg.

3 Blacklock, Thomas, 1721–1791, poète et théologien écossais. Il devint aveugle à six mois par suite de la petite vérole.

4 Borgeaud, Charles, *Histoire de l'Université de Genève.* L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon, 1798–1814. Ouvrage publié sous les auspices du Sénat universitaire et de la Société académique. Genève, Georg & C°, Libraires de l'Université, 1909, p. 42–48 et 52–53.

5 Cullen, William [1712–1790], *Eléments de Médecine pratique.* Traduit de l'anglais sur la dernière édition, et accompagnés de notes dans lesquelles se trouve refondue la Nosologie du même auteur, par Bosquillon, nouvelle édition revue par A. J. de Lens, Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Médecin du bureau de Charité du 7e arrondissement, Membre de la Société de Médecine de Paris et de la Société médicale d'Emulation, Secrétaire général de l'Athénée de Médecine, etc. A Paris, chez Méquignon-Marvis, Librairie pour la partie de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3, 1819 (3 vol.).

6 Dolcini, Angelo, *Lezioni di Medicina pratica del Sig. Odier, celebre Medico Ginevrino*; in Bergamo, presso Luigi Sonzogni, 1806.

7 Galiffe, J[acques]-A[ugustin], *Notices généalogiques sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.* Tome troisième, Genève, de l'Imprimerie Ch. Gruaz, Rue du Puits-Saint-Pierre, 1836.

8 Gaudy-Lefort, Jean-Aimé, *Glossaire genevois,* ou recueil étymologique des termes dont se compose le dialecte de Genève, avec les principales locutions défectueuses en usage dans cette ville. Genève, chez Marc Sestié fils, imprimeur-libraire, 1820. – «Ganguiller» signifie : pendre, suspendre.

9 Gautier, Léon, *La Médecine à Genève jusqu'à la fin du dixhuitième siècle.* Avec onze portraits. Genève, J. Jullien-Georg et Cie, Libraires éditeurs, 1906.

10 Littré E[mile], *Dictionnaire de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie, de l'Art vétérinaire et des Sciences qui s'y rapportent.* Dix-septième édition, Paris, Librairie J. B. Baillère et Fils, 1893.

11 Montet, Albert de, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois* qui se sont distingués dans leur pays ou à l'étranger par leurs talents, leurs actions, leurs œuvres littéraires ou artistiques, etc. Tome second, Lausanne, Georges Bridel éditeur, 1877, p. 249–250 et 385–386.

12 Montmollin, Anne de, *Catalogue raisonné de la correspondance du docteur Louis Odier (Archives Naville-Soret).* Travail effectué sous la direction de Mr M.-A. Borgeaud, Sous-Directeur de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, et présenté à l'Ecole de Bibliothécaires pour l'obtention du diplôme. Genève, juin 1954.

13 Morsier, G[eorges] de, et Saussure, R[aymond] de, *Description clinique et autopsie d'Horace Benedict de Saussure par le Docteur Louis Odier.* Gesnerus 27 (1970) 127–137.

14 Odier, Ludovicus, Genavae reip. civis, *Epistola physiologica inauguralis de elementaris musicae sensationibus quam summo numine,* ex auctoritate Reverendi ad modum viri Gulielmi Robertson. S. S. T. P. Academiae edinburgenae praefecti, nec non amplissimi senatus academici consensu, et nobilissimae facultatis medicae decreto, pro gradu Doctoris summisque in medicina honoribus et privilegiis rite et legitime consequendis, eruditorum examini subjicit. Ad diem 12 Semptembris, hora loco solitis. Edinburgi : apud Balfour, Auld. et Smellie, Academia Typographos, MDCCLXX.

15 Odier, L., Dr et Prof. en Médecine, *Observations sur les morts apparentes,* produites par une cause accidentelle, sans aucune maladie antécédente et sans aucune lésion visible

des organes; accompagnées d'une instruction sur les moyens de rappeler à la vie les asphyxiés, ouvrage publié à Northampton, à la réquisition de la Société préservatrice, établie dans cette ville, par le Dr James Curry, traduit librement de l'Anglais, avec un extrait des expériences de Goodwyn Menzies et Coleman sur le même objet. Genève, De l'Imprimerie de la Bibliothèque Britannique, An VIII (1799). 160 p., avec planches.

16 ODIER, L., Dr et Prof. en Médecine, *Mémoire sur l'inoculation de la vaccine à Genève,* rédigé à la demande du Citoyen D'Eymar, Préfet du Département du Léman, pour être mis sous les yeux du Ministre de l'Intérieur, Genève, broch., in-8⁰, 1800.

17 ODIER, LOUIS, Dr et Prof. en Médecine, *Instructions sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion à l'aide de fumigations de gaz nitrique,* rédigée à la demande du Citoyen D'Emyar, Préfet du Département du Léman. A Genève, de l'Imprimerie de la Bibliothèque Britannique, an IX (1801, v.s.). 28 p.

18 ODIER, LOUIS, Dr et Prof. en Médecine, *Observations sur la fièvre des prisons, sur le moyen de la prévenir en arrêtant le progrès de la contagion à l'aide des fumigations pour la destruction des odeurs et des miasmes contagieux.* Traduit librement de l'Anglais du Dr James Carmichael-Smith, Médecin extraordinaire de S.M.Brit. etc. A Genève, de l'Imprimerie de la Bibliothèque Britannique. Se trouve chez J.J.Paschoud, libraire, An IX (1801 v.st.). 248 p.

19 ODIER, LOUIS, Docteur et Professeur en Médecine, *Mémoires sur la vaccination,* rédigées à la demande de la Société pour l'extirpation de la Petite-Vérole dans le Département du Léman, approuvés par la Société et adressés par Mr le Préfet à Mrs les Officiers de santé des différentes Communes de ce Département. A Genève, chez Luc Sestié, Imprimerie de la Préfecture, An XIII-1804. 16 p.

20 ODIER, LOUIS. Traductions libres de l'anglais de divers opuscules: Pilger (Recherches galvaniques), Mason Cox (Sur la démence), Rusch (Sur la démence), Moreschi (même sujet), Genève, 1806–1807.

21 ODIER, LOUIS, Dr et Prof. en médecine, *Observation sur l'effet du kina dans le rhumatisme aigu,* traduit librement de l'anglais du Dr John Haygart, Genève, 1807. 21 p.

22 ODIER, LOUIS, *Manuel de Médecine pratique,* ou sommaire d'un cours gratuit donné en 1800, 1801 et 1804, aux Officiers de Santé du Dépt. du Léman, Genève, J.J.Paschoud, Imprimerie-Libraire, et Paris, même maison de commerce, 1811.

23 ODIER, LOUIS, *Manuel de Médecine-pratique,* ou sommaire d'un cours gratuit, donné en 1800, 1801 et 1804, aux Officiers de Santé du Dépt. du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage. Par Louis Odier. Docteur et Prof. en Médecine, de l'Académie de Genève, Correspondant de l'Institut de France, et Membre de plusieurs Sociétés savantes, 3ᵉ Edition, revue et corrigée, Genève, J.J.Paschoud, Imprimeur-Libraire, et Paris, même Maison de commerce, 1821.

24 OLIVIER, JEAN, et MORSIER, GEORGES DE, *Le Dr Gaspard Vieusseux (Genève 1746–1814).* La méningite cérébro-spinale. Le syndrome de Vieusseux-Wallenberg. Revue médicale de la Suisse romande, 63ᵉ année, nº 5, 25 mai 1943, p.432–440.

25 PREVOST, PIERRE, *Notice de la vie et des écrits de Louis Odier,* Docteur et Professeur de Médecine, Correspondant de l'Institut de France, Membre de plusieurs Sociétés savantes. Paris, J.J.Paschoud, libraire, Genève, même maison, 1818.

26 ROCHE, DANIEL DE LA. Né à Genève en 1743, il fut reçu docteur à Leyde en 1766 et agrégé à Genève en 1771. Il fut l'un des trois auteurs de la *Pharmacopaea genevensis*

avec Louis Odier et C. G. Dunant et publia cinq autres travaux de médecine. Il se fixa à Paris où il devint médecin des Gardes-Suisses, puis médecin de l'Hôpital Necker, où il mourut du typhus en 1813. A Edimbourg, il se lia d'amitié avec Louis Odier.

27 SAUSSURE, HORACE-BÉNÉDICT DE, 1740–1799, géologue et physicien célèbre, professeur à l'Académie de Genève, auteur d'une quantité de travaux dont les plus connus sont ses *Voyages dans les Alpes* dans lesquels il raconte ses études scientifiques et ses ascensions faites en particulier dans le massif du Mont-Blanc.

28 SAUVAGES DE LA CROIX, FRANÇOIS BOISSIER DE, 1706–1767, médecin et botaniste français, professeur de médecine à Montpellier. Le dernier de ses ouvrages nosologiques est intitulé *Nosologia methodica sistens morborum classes juxta Sydenhami mentem et Botanicorum ordinem.* Amstelodami, Sumptibus Fratrum De Tournes, MDCCLXVIII (2 vol.).

29 SYDENHAM, THOMAS, *Processus integri in morbis fere omnibus curandis a Dr Thomas Sydenham conscripti,* 1692 (cité d'après Douglas Guthrie, in «Les médecins célèbres», Editions d'art Mazenod, Genève et Paris, 1947).

30 TRONCHIN, HENRY, *Un médecin du XVIIIe siècle. Théodore Tronchin (1709–1781).* D'après des documents inédits. Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie, et Genève, Librairie Kündig, 1906. 417 p.

31 WALLENBERG, ADOLF, *Acute Bulbäraffection (Embolie der Art. cerebellas post. inf. sinistr.?).* Arch. für Psychiatr. *27* (1895) 504–540.

32 WALLENBERG, ADOLF, *Anatomischer Befund in einem als «acute Bulbäraffection (Embolie der Art. cerebellas post. inf. sinistr.?)» beschriebenen Falle.* Arch. für Psychiatr. *34* (1901) 923–959.

33 WURTZ, AD[OLPHE], *Dictionnaire de Chimie pure et appliquée,* Tome second, première partie, p. 558. Paris, Librairie Hachette et Cie, s. d.

Summary

The author tells the life history of Louis Odier (1748–1817). He had a difficult childhood and suffered much from the excessive severity of his father, and his teacher at Geneva college. He studied theology at Geneva and medicine at Edinburgh under William Cullen. The author analyses Odier's most important work, the "Manual of practical medicine" (3^d ed. 1831) and enumerates several medicaments which he used habitually.

Prof. Dr. Georges de Morsier
1, promenade du Pin
1204 Genève